

de promotion à l'archevêché de Naples, lui attribuant en même temps, sinon pour lui du moins pour sa famille, les ressources temporelles du monastère des chanoines-réguliers de Saint-Pierre *ad aram*. Mais ce double bienfait avait encore trouvé le saint docteur invincible dans son amour de la pauvreté, et toute sa réponse avait été de supplier le souverain pontife d'oublier à jamais son nom qui n'était bon, pensait-il, qu'à être enseveli dans le silence du cloître.

---

## VIII.

Saint Thomas s'était embarqué sur la Méditerranée et faisait voile vers les côtes de la Provence, quand une terrible tempête assaillit le vaisseau qu'il montait. Mais son absolue confiance en Dieu le rendait bien supérieur à tous les dangers, et s'il avait quelque souci en mer, comme naguère en son couvent d'Anagni, c'était pour la vie des autres et nullement pour la sienne. Les matelots incapables de tenir contre l'orage étaient désespérés et hors de sens; lui

seul gardait son habituelle tranquillité. Au milieu des ouragans et des tonnerres, il se munissait, selon sa coutume, du signe sacré de la croix et disait : « Un Dieu s'est incarné pour nous; un Dieu est mort pour nous. » Enfin le vent tomba et l'on put aborder en France.

L'université de Paris fut singulièrement heureuse de revoir ce docteur qui déjà l'avait tant honorée par ses écrits et ses leçons. L'opinion publique exigea pour ainsi dire qu'il ne s'éloignât plus du couvent de Saint-Jacques, et de fait, sur la fin de l'automne de 1269, il y reprit la direction des écoles dominicaines. On l'admira de nouveau dans les solennelles disputes théologiques où il excellait; les questions qu'il proposa et qu'il soutint publiquement pendant les deux années de sa régence, sont relatives aux *vertus*, à l'origine et à la notion du *mal*, à l'*union* du Verbe divin avec la nature humaine. Peut-être aussi commença-t-il en ce même temps son *abrégé de théologie* à l'usage de son fidèle et jeune compagnon, frère Raynald de Piperno.

Quelque puissance et quelque hardiesse qu'il eût à se frayer des voies auparavant inconnues et bientôt après fréquentées par tous les docteurs catholiques, il avait cependant un tendre respect pour les antiques méthodes auxquelles il était redevable de tant de trésors. Il savait de quelle réelle utilité elles avaient été autrefois, et il ne manquait pas de les suivre encore en certaines occurrences. Il se faisait volontiers commentateur, et ainsi qu'on disait alors, *apostillateur* des Saintes-Ecritures. Par ses notes sur l'évangile de saint Jean et sur les trois premiers nocturnes du psautier, il se montre à nous dans la plénitude de son savoir et de sa force. Mais où il s'est surpassé lui-même, c'est dans l'exposition qu'il a faite des épîtres de saint Paul. Il les tenait en extraordinaire estime et affection, les préférant à tout le reste de la Bible, l'évangile seul excepté. L'histoire raconte qu'il fut parfois assisté, pour les leçons qu'il leur consacra, d'un secours spécial du grand apôtre lui-même. Dès qu'il était embarrassé par une difficulté, il renvoyait ses

copistes, se prosternait à terre et trouvait bientôt une solution.

D'ailleurs, cette assistance divine qui l'entourait et qui se manifestait à lui par de célestes visions, devenait de plus en plus fréquente dans sa vie d'étude. Au temps qu'il dictait son commentaire sur Isaïe, il fut arrêté par un texte obscur et mystérieux dont il n'entendait, d'une manière satisfaisante, ni la lettre ni le sens spirituel. Plusieurs jours durant, il jeûna et pria avec beaucoup de ferveur; et après cela, frère Raynald s'étant réveillé la nuit, l'entendit qui tenait une conversation fort animée; mais il ne put saisir le sujet de l'entretien ni reconnaître la voix des interlocuteurs de son maître. Le silence s'étant fait, le docteur angélique appela son compagnon et dit : « Frère Raynald, levez-vous, allumez un flambeau, prenez le cahier où vous avez commencé d'écrire notre explication d'Isaïe et préparez-vous de rechef à écrire. » Et il dicta fort longtemps, avec la même facilité qu'il aurait eue à lire dans un livre. Ensuite il dit à

Raynald : « Mon fils, allez vous reposer, car il reste encore beaucoup de temps pour le sommeil. » Mais Raynald, avide de connaître entièrement le prodige secret qu'il n'avait pu que soupçonner et entrevoir, se jeta aux pieds de son maître, et ainsi prosterné il lui dit avec larmes : « Je ne me lèverai point d'ici, à moins que vous ne me disiez avec qui vous avez si longuement conversé pendant cette nuit; » et il le conjurait énergiquement au nom du Seigneur, mais le docteur répondait toujours : « Mon enfant, il vous est inutile de le savoir. » Vaincu enfin par ses instantes supplications, et ne voulant rien refuser à une prière faite au nom même de Notre-Seigneur, frère Thomas d'Aquin éclata en sanglots et dit : « Mon fils, vous avez vu quelle était mon affliction, depuis plusieurs jours, au sujet de ce texte dont je ne pouvais trouver l'interprétation et que je viens seulement de commenter. J'ai donc ardemment sollicité le Seigneur de daigner m'éclairer. Et voici qu'il a eu pitié de moi cette nuit; et il m'a envoyé les bien-

heureux apôtres Pierre et Paul sur l'intercession desquels je m'étais appuyé près de lui, et ils m'ont très-complètement instruit de toutes choses. Mais, de la part de Dieu, je vous ordonne d'en garder absolument le secret tant que je vivrai. »

Frère Raynald de Piperno, qui vécut dans l'intimité de saint Thomas durant les dernières années de sa vie, n'était pas le seul secrétaire dont il se servit. On ambitionnait cette fonction parmi ses élèves; les séculiers eux-mêmes étaient quelquefois admis à écrire sous sa dictée ou bien à copier ses manuscrits. Un breton du diocèse de Tréguier, nommé Even Garwith, se félicitait grandement d'avoir eu cet honneur, et il témoignait, avec frère Raynald et plusieurs autres, que parfois Thomas d'Aquin dictait en même temps à trois ou quatre secrétaires réunis dans sa chambre, et encore sur des matières totalement différentes. Garwith affirmait aussi qu'il l'avait vu, accablé de fatigue et saisi par le sommeil, continuer néanmoins de dicter en dormant,

comme si déjà son âme eût été délivrée des liens et du fardeau de la chair.

Un soir, il était dans sa cellule, occupé comme d'habitude à dicter un article de sa Somme théologique<sup>1</sup>, et pour aider le copiste, il tenait un flambeau près de lui. Redoutant d'être vu et admiré en quelque-une de ces extases qui se multipliaient de plus en plus dans sa vie, il dit à son secrétaire : « Quoi que vous voyiez en moi, n'appellez pas. » Et la méditation où il était absorbé lui faisant perdre l'usage de ses sens, il ne s'aperçut point que le flambeau se consumait entre ses doigts et que le feu les atteignait; il ne fit même aucun mouvement jusqu'à ce que la flamme se fût entièrement éteinte.

Il était cependant d'une extrême sensibilité naturelle, et telle était la délicatesse de son tempérament qu'il ne pouvait subir, sans de graves

1. D'après certains manuscrits, il s'agissait de la *Trinité*, et alors le fait que nous rapportons serait arrivé en Italie; suivant d'autres, saint Thomas traitait de la *témérité* (22. q. 53. a. 3.), et il composa certainement cet article à Paris.

accidents, la moindre opération douloureuse. Mais il avait pour remède la contemplation spirituelle qui l'élevait en quelque sorte au-dessus du monde matériel. Ainsi, pendant qu'il professait à Paris, on dut lui pratiquer une saignée; et avant que le chirurgien n'arrivât, il prit soin de se mettre en méditation afin que ni son corps ni son imagination n'eussent à souffrir. Une autre fois, les médecins prescrivirent de lui cautériser la jambe et il dit à son compagnon : « Quand viendra celui qui doit m'appliquer le feu, dites-le-moi un peu à l'avance. » Il se coucha donc sur son lit, étendit la jambe et se prépara; puis il entra si parfaitement en contemplation qu'il ne sentit aucunement le fer rouge et ne changea nullement de position. Ainsi, dit Guillaume de Tocco, quoique vivant dans un corps passible, il n'éprouvait déjà plus la souffrance des blessures corporelles.

Son âme était non moins inaccessible aux tentations de la vaine gloire. Fort peu soucieux de sa réputation, ayant un mépris absolu pour

tous les biens temporels, marchant dans le chemin de la vérité et de la vertu sans s'inquiéter des jugements des hommes, il disait quelquefois : « Je rends grâces à Dieu de n'avoir jamais obéi à une seule inspiration de vanité, et de ne m'être jamais enorgueilli ni élevé au-dessus de l'humilité qui me convient, encore que ma science, ma chaire de docteur, mes actes et mes succès académiques aient pu m'en fournir le prétexte. Si parfois un premier mouvement indélébile s'est manifesté en moi, la raison l'a aussitôt condamné et réprimé. »

Un soir, suivant la coutume de l'université de Paris, le chancelier de l'église Notre-Dame présidait à l'examen de licence des futurs maîtres en théologie. Un jeune bachelier se présenta qui soutint hardiment une opinion fautive et formellement contraire à l'enseignement de notre saint docteur. Celui-ci le souffrit très-patiemment et demeura aussi calme en son esprit qu'en ses paroles, ne se trouvant nullement blessé par les procédés orgueilleux de ce débutant. Il revenait

donc tranquillement au couvent de Saint-Jacques, lorsque ses frères et ses élèves indignés lui dirent : « Maître, nous avons été gravement offensés en votre personne; ce licencié ne devait point parler contre votre doctrine, et vous ne deviez pas, en face de tous les docteurs de Paris, subir en silence cette injure faite à la vérité même. » Frère Thomas d'Aquin leur répondit avec une infinie modération : « Mes enfants, j'ai cru qu'il fallait épargner ce jeune maître dans son premier essai et ne pas le couvrir de confusion en présence de tous les docteurs. Pour ce qui est de mon enseignement, je ne redoute la contradiction de personne, l'ayant toujours, grâce à Dieu ! appuyé sur l'autorité des Saints et sur des raisons évidentes. Si toutefois, mes frères, vous blâmez ma patience, je pourrai demain suppléer à ce que j'ai omis de faire ce soir. » Et le lendemain, comme on était rassemblé dans le palais de l'évêque, saint Thomas et ses disciples assistant à la suite de l'examen, le téméraire candidat reproduisit ses thèses et ses

solutions de la veille sans y apporter l'ombre même d'une correction. Le docteur angélique lui dit alors très-doucement : « Maître, cette opinion que vous défendez ne peut être soutenue qu'au détriment de la vérité, car elle va contre tel concile; par conséquent, il faut vous déjuger si vous n'aimez mieux vous mettre en opposition avec le concile. » Il commença donc à modifier son langage, mais sans rien changer au fond de sa doctrine. Thomas d'Aquin le reprit de nouveau, lui cita le texte du concile, et le contraignit sur-le-champ à confesser son erreur et à demander humblement qu'on daignât l'instruire davantage. Sur ce, frère Thomas lui dit : « Maintenant, vous parlez bien; » et il lui enseigna ce qu'il devait tenir pour vrai, et tous les maîtres de l'université furent dans l'admiration de tant de science et de modestie, de tant de force et de bonté.

Au cours du procès de canonisation de notre angélique docteur, Barthélemy de Capoue, notaire du royaume de Sicile, fit la déposition

suivante : « Ledit témoin affirme avoir appris de plusieurs frères-prêcheurs dignes de foi qu'un jour frère Thomas disputait en l'université de Paris où se trouvait alors frère Jean de Peckam, de l'ordre des frères-mineurs, qui fut depuis archevêque de Cantorbéry; et bien que ledit frère Jean attaquât frère Thomas par des paroles aigres, ampoulées et hautaines, jamais frère Thomas ne prononça une parole contraire à l'humilité, mais il répondit toujours avec douceur et urbanité; et frère Thomas faisait de même dans toutes les discussions, si vives et si animées qu'elles fussent<sup>1</sup>. » Peckam avait été disciple de saint Bonaventure à Paris, ensuite étudiant à Oxford où il avait pris sa licence en théologie; il était depuis peu revenu à Paris et y expliquait les *sentences* de Pierre Lombard, lorsqu'il eut, de 1269 à 1271, l'occasion d'argumenter contre les thèses de saint Thomas sur les *vertus* et le *mal*. Au xviii<sup>e</sup> siècle, on voyait encore au collège de

1. Boll., tom. cit., p. 712.

Merton, en l'université d'Oxford, un manuscrit renfermant le récit de ces curieuses luttes scientifiques<sup>1</sup>.

Au lieu d'amoindrir l'autorité du docteur angélique, ces hostilités ne firent qu'augmenter et consacrer sa gloire. Les maîtres de l'université de Paris lui firent comme une place à part, au-dessus de tous les savants du monde. Divisés d'opinion sur les conditions matérielles du corps de Notre-Seigneur dans l'eucharistie, sur ses dimensions relativement à l'espace, enfin sur les espèces ou accidents sacramentels qui continuent d'exister miraculeusement, quoique privés de leur sujet ou substance propre, ils avaient plusieurs façons de parler de ce mystère adorable. Or, une telle diversité de pensées et de langage ne manquait pas d'être pernicieuse aux jeunes étudiants, soit en ébranlant la confiance qu'ils devaient à leurs professeurs, soit même

1. Th. James, *Elogia Oxoniocantabrig.*, p. 10, cité par Echard, *Scriptores*, tom. 1., p. 281.

en scandalisant leur foi peu éclairée encore. Voulant y apporter remède, les docteurs convinrent à l'unanimité de s'en remettre, de cette grave controverse, à la décision de frère Thomas ; s'engageant à tenir pour vrai, conforme à la foi et parfaitement raisonnable, tout ce qu'il dirait, jugerait et définirait en cette matière ; car, dès longtemps, ils avaient éprouvé avec quelle rare finesse d'esprit il arrivait à la vérité en toutes les questions, et avec quelle clarté il savait, mieux que personne au monde, exposer le résultat de ses recherches. Chacun développa donc par écrit son opinion et ses preuves, et les transmit au couvent de Saint-Jacques. L'Ange de l'Ecole se recueillit d'abord, fit une prière fervente, recourut à son moyen habituel de la contemplation et rédigea, le plus brièvement et le plus nettement possible, ce qu'il trouva par lui-même et ce que la grâce divine lui inspira.

Mais n'osant communiquer son travail aux docteurs de l'Ecole avant de le soumettre à

Notre-Seigneur dont il expliquait l'œuvre la plus sublime et qu'il avait choisi pour son unique maître, il alla s'agenouiller à l'autel du Saint-Sacrement, déposa son cahier devant le crucifix, comme fait un disciple devant son professeur, et élevant les mains il pria ainsi :

« Seigneur Jésus-Christ, qui êtes véritablement présent dans ce sacrement admirable, et qui opérez ici, divin ouvrier, tant de merveilles que je désire comprendre et enseigner exactement ; je vous en prie et vous en supplie, si ce que j'ai écrit à votre sujet est véritable et vient de vous, daignez m'accorder la grâce de le bien dire et de l'exposer clairement. Si, au contraire, j'avais écrit quelque chose qui ne fût pas conforme à votre sainte foi et qui ne répondît pas aux mystères de votre sacrement, empêchez-moi de dire le plus petit mot qui semblerait s'écarter de la foi catholique. »

Frère Raynald de Piperno et d'autres religieux dominicains observaient le saint docteur durant cette prière. Tout-à-coup ils virent Jésus-

Christ lui apparaît debout, au-dessus du cahier qui renfermait sa dissertation, et ils entendirent le Seigneur qui lui disait : « Vous avez bien écrit touchant ce sacrement de mon corps; vous avez bien et justement résolu la question que l'on vous a proposée, autant que l'intelligence humaine peut la comprendre et la résoudre sur la terre. » Thomas d'Aquin demeura longtemps en méditation; une vision intellectuelle succéda à cette première vision sensible; et il fut élevé au-dessus de terre environ d'une coudée. Le prieur du couvent ainsi que beaucoup de religieux purent constater par eux-mêmes ce prodige, et ils en rendirent souvent le témoignage le plus authentique. Est-il nécessaire de dire avec quelle joie et avec quelle lucidité l'angélique docteur, encouragé par la voix même de Jésus-Christ, rendit sa sentence doctorale en pleine université?

Le saint roi de France Louis IX partageait les sentiments des docteurs de Paris à l'endroit de frère Thomas d'Aquin. Après la condamnation

de Guillaume de Saint-Amour et de Siger, il lui avait donné, pour lui et pour son ordre, deux chaires de théologie en l'université : c'était comme le prix de sa victoire. Peut-être aussi les liens de parenté, que plusieurs écrivains pensent avoir découvert entre la famille d'Aquin et la maison de France, rattachaient-ils plus tendrement le puissant monarque au simple religieux du couvent de Saint-Jacques<sup>1</sup>.

Grand politique autant que grand homme de guerre, Louis IX savait d'ailleurs que rien n'est préférable à la science des choses divines pour bien juger des choses humaines; et qu'un esprit habitué à contempler les vérités éternelles n'est que plus adroit dans le gouvernement des affaires temporelles; puisqu'il ressemble davantage à cet Esprit infini par la providence duquel tous les êtres, les plus humbles comme les plus élevés, sont parfaitement régis, coordonnés et

1. C'était particulièrement l'opinion adoptée par le cardinal Duperron qui l'affirma dans une harangue aux états-généraux de 1613. (cf. Touron, *Vie de S. Thomas*, p. 4.)

secourus en ce monde. Dans toutes ses difficultés, le roi en appelait aux lumières du docteur dominicain. Sachant d'expérience combien son jugement était droit et ses avis prudents, il lui envoyait chaque soir, quand le conseil royal devait s'assembler le lendemain, le sommaire des points embarrassants à décider, afin qu'il eût le temps de réfléchir aux moyens d'en assurer la bonne solution.

Quelquefois, et surtout à l'issue des conseils, saint Louis désirait le recevoir à sa table et continuer ainsi des conférences si utiles à l'état. Mais une invitation ne suffisait pas d'ordinaire; il fallait un ordre exprès du roi et un commandement du prieur des frères-prêcheurs. Thomas d'Aquin s'excusait principalement sur la composition de la Somme de théologie dont il achevait alors la deuxième partie<sup>1</sup>. Un jour donc de l'an 1269 ou 1270, il avait dû abandonner sa cel-

1. La seconde moitié de la seconde partie de la Somme traite des vertus et des vices en particulier: c'est l'application des principes de la morale à la vie pratique.

lule pour s'asseoir à la table du roi. Les préoccupations de l'enseignement et l'amour de la vérité lui firent oublier entièrement la cour et le festin. Entraîné par la force d'un raisonnement théologique, il interrompit soudain la conversation en frappant la table et en s'écriant: « Voilà qui est décisif contre l'hérésie des Manichéens! » Le prieur le secoua fortement par son manteau, essayant de le tirer de son état d'abstraction: « Maître, lui disait-il, remarquez donc que vous êtes présentement à la table du roi de France. » Revenant à lui, le docteur s'inclina devant le roi et le pria de lui pardonner une si étrange distraction en un tel lieu et en un tel moment. Le roi en éprouva une pieuse admiration, s'étonnant que le descendant des nobles comtes d'Aquin fût assez contemplatif et assez élevé en esprit pour ne pas être troublé dans ses méditations ordinaires, même par l'honneur et l'apparat d'une invitation à la cour. Et il prit soin qu'une pensée capable de ravir une telle intelligence ne fût point perdue: il appela son propre copiste et

voulut qu'il rédigeât et écrivît, séance tenante, ce que l'humilité de saint Thomas aurait désiré tenir secret.

Ce trait fort connu en rappelle un autre qui l'est moins et qui arriva un an ou deux plus tard. L'archevêque de Capoue, naguère disciple du saint docteur, avait le bonheur de lui donner l'hospitalité en sa maison. Un cardinal-légat du Saint-Siège, ayant beaucoup entendu vanter la science et la sainteté du maître, souhaita de le voir et dit à l'archevêque : « Disposez tout de façon à me procurer un entretien familier avec lui. » Le prélat le fit mander et il descendit de son cabinet d'étude, mais complètement abstrait dans ses réflexions. Ses visiteurs attendirent longtemps qu'il revînt à lui. Tout-à-coup son visage s'illumina d'une joie très-vive et il dit : « Maintenant je tiens ce que je cherchais. » Mais il ne s'aperçut pas encore de la compagnie où il était; il ne donna aucun signe de respect et le légat commençait à le mépriser. « Seigneur cardinal, dit alors l'archevêque, ne vous étonnez

pas; car il est souvent préoccupé au point de ne pouvoir parler aux personnes qui l'entourent. » Et l'ayant tiré fortement par son manteau, il parvint à le ramener de cette sorte de sommeil contemplatif. Lui, se voyant en présence de si hauts personnages, s'inclina humblement devant le cardinal et lui demanda pardon d'avoir tant différé de lui offrir ses respects. Et comme on l'interrogeait sur la cause de cette joie très-vive qu'il avait témoignée tout-à-l'heure, il dit : « J'avais longtemps pensé à telle question; je viens de découvrir là-dessus une fort belle raison qui m'a tout réjoui en mon âme, et ma joie s'est manifestée même extérieurement. »

---